Renaissance de la laine

Le mouton a permis aux premières civilisations un développement qui a marqué notre aventure humaine. Domestiqué, ce petit animal frugal fournit viande, lait, cuir, os, suif et laine. La production de laine a été délibérément améliorée par l'être humain et la sélection de fibres pratiquée pendant des millénaires. Aujourd'hui, les races ovines rustiques coexistent avec les races mérinos spécialisées dans la production de laine fine, issues de ce long travail.

Mais depuis soixante ans, la sélection génétique lainière est délaissée en France. La délocalisation industrielle a démuni les territoires des outils de transformation, et seulement 10 % de la laine française est transformée sur le territoire national. Depuis un bon moment, la vente de cette matière première, livrée au marché international, ne couvre même plus le coût de la tonte.

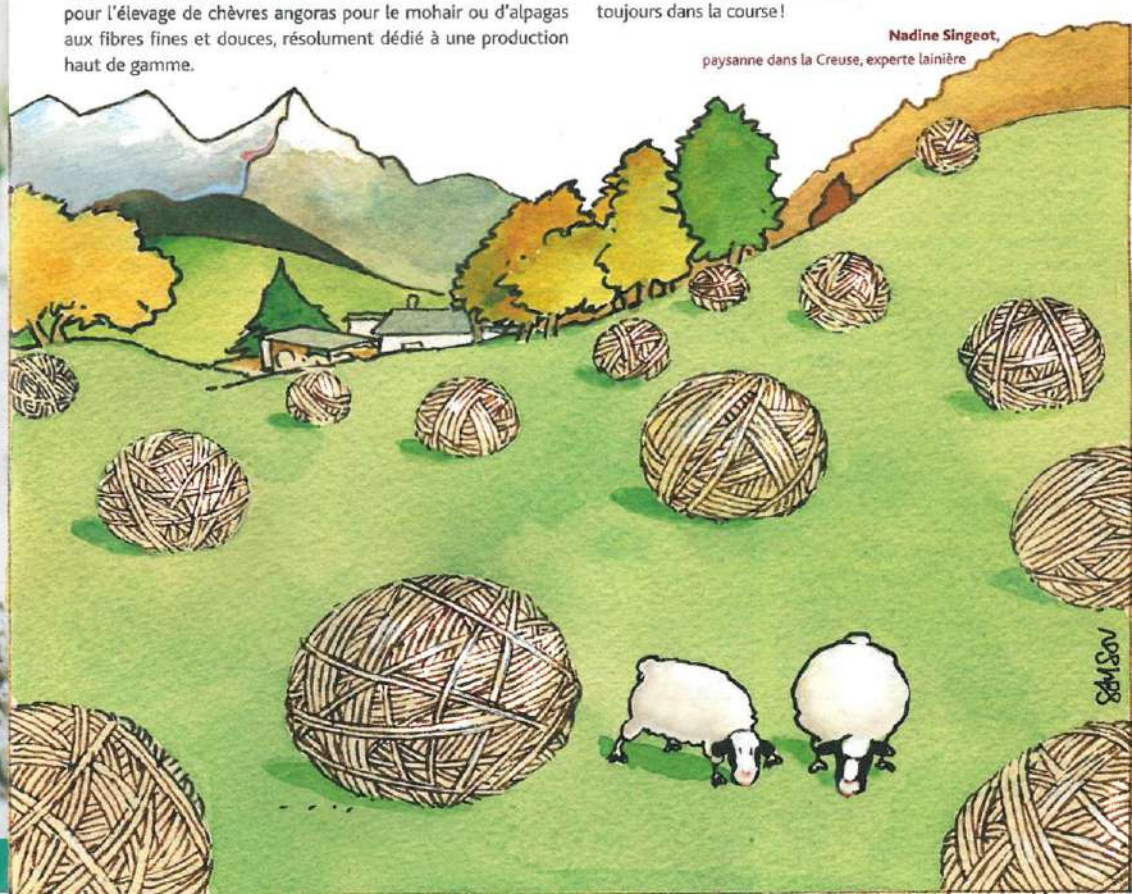
Dans un tel contexte, quelques irréductibles insatisfaits de ce que leur impose le marché, par audace, inconscience ou passion agissent pour revaloriser la laine. Certaines éleveuses et certains éleveurs font transformer leur production et réalisent la vente en direct, soit en groupe soit individuellement. D'autres ont opté pour l'élevage de chèvres angoras pour le mohair ou d'alpagas aux fibres fines et douces, résolument dédié à une production haut de gamme.

Ce dossier est l'occasion de valoriser les nombreuses initiatives entreprises pour revaloriser ce produit. Nombre de bassins ovins œuvrent dans le sens de la relocalisation : réflexion filière locale, maintien de filature, filière isolation thermique, produits finis en laine locale…

La relocalisation bénéficie à toutes et tous ! Les territoires se distinguent par leur spécificité : race, mode d'élevage, paysage, les paysannes et les paysans se réapproprient leur production et en tirent une plus-value, le tourisme propose visites de ferme ou d'entreprises, les savoir-faire sont maintenus dans la tradition locale ou adoptent l'innovation, le tout participant au développement économique et à l'autonomie.

En 2012, James Kijas, de l'Agence scientifique nationale australienne, soulignait : « *Le mouton est l'un des animaux domestiques les plus anciens et les plus prolifiques dont la diversité génétique et le potentiel de reproduction pourront contribuer à satisfaire les besoins alimentaires et en laine d'une population humaine grandissante.* » Avec sa toison, matière première renouvelable et durable, acteur de développement local, au XXIe siècle notre mouton est toujours dans la course !

Nadine Singeot,
paysanne dans la Creuse, experte lainière



Histoire et contexte « La laine a longtemps constitué le revenu principal de l'éleveur »

Comment en sommes-nous arrivés à une telle dévalorisation de la laine et déstructuration de la filière ? Entretien avec Marie-Thérèse Chaupin, de l'association ATELIER-Laines d'Europe, qui regroupe environ 250 acteurs de la filière laine en France et en Europe [1].

Pour beaucoup d'éleveuses et d'éleveurs, la tonte est vue comme une corvée annuelle. « La tonte finie, on prend la toison, on la roule et on la balance dans un sac », entend-on. La laine a-t-elle toujours été déconsidérée ?

Au contraire, c'est la laine qui a longtemps constitué le revenu principal des éleveurs. Cette matière première renouvelable correspond à des milliers d'années d'histoire, elle a longtemps été une nécessité pour se vêtir. Dès l'âge du bronze (3 000 à 1 000 av. J-C), on a commencé à sélectionner les brebis présentant des poils à croissance continue. La laine a ensuite pris une place prépondérante [2], jusque dans la première moitié du XXe siècle.

La laine est aujourd'hui achetée à un prix dérisoire, classée en « sous-produit » par l'Union européenne [3]. Quelles sont les principales causes de son déclin ?

Dans les années d'après-guerre, on assiste au développement fulgurant des fibres synthétiques, comme le nylon, qui ont conquis plus de 60 % de la part de marché des fibres textiles. La laine avait une image un peu vieille quand le synthétique était présenté comme facile à laver, sans repassage... Les éleveurs de moutons n'avaient pas les moyens publicitaires des fabricants de synthétiques pour contrer ça [4]... et ils ont rapidement adopté eux aussi la « polaire » et les matelas de mousse ! L'utilisation de la laine s'est effondrée : aujourd'hui, elle représente moins de 2 % des fibres textiles utilisées au niveau mondial. Elle est devenue un élément minuscule d'une industrie délocalisée depuis 30 ans, pour l'essentiel dans les pays asiatiques. 90 % de la laine française – essentiellement utilisable en literie ou tapis – est exportée... Par contre, la plus grande partie des laines utilisées dans les vêtements est produite en Australie ou en Nouvelle-Zélande, lavée et transformée en fil en Chine, et parfois tissée ou tricotée en Europe dans les rares usines qui ont résisté.

La filière a été complètement déstructurée ces dernières années. De quoi a-t-elle besoin pour être relancée ?

D'abord des éleveurs. Ils sont convaincus que la laine ne vaut rien. Or elle a pour première valeur son rôle de protection de l'animal. La seconde valeur arrive après la tonte. Les coopératives lainières créées dans les années 1960 ont organisé la collecte et la vente des lots à l'industrie. Mais lorsque les prix de vente ont baissé sur le marché international, la lourdeur de gestion des coopératives et le désintérêt des éleveurs ont conduit à leur disparition et les négociants ont eu le champ libre. Ensuite, cela a été un cercle vicieux : étant faiblement payés, les éleveurs faisaient encore moins d'efforts pour présenter la laine qui était alors achetée à un plus faible prix.

En parallèle, jusqu'à la seconde guerre mondiale, cette laine était essentiellement travaillée par des petites entreprises : il y avait des filatures, des sites de fabrication de matelas, de tissage, de lavage, sur tous les cours d'eau. Mais le vieillissement des propriétaires et du matériel et le manque d'intérêt des héritiers ont amené à la fermeture de nombreuses entreprises. Celles qui ont continué sont celles qui ont su se renouveler (voir l'exemple de la filature Terrade p. V).

Quels sont les signes d'une relance de la filière laine ?

Ces dernières années, de plus en plus de gens s'interrogent sur le gaspillage, les longs trajets, les limites de la société industrialisée, la fabrication des produits, l'utilisation des ressources naturelles... En creux, il y a une aspiration à un développement plus local. La demande des consommateurs a largement devancé la prise de conscience des éleveurs. Les organisations syndicales de l'élevage ovin craignaient qu'une aide au développement de la filière laine ne se fasse au détriment des aides pour la viande. Mais les mentalités changent.

Les débouchés offerts dans le secteur de l'isolation sont-ils une opportunité ?

L'isolant, c'est une utilisation minimale de la laine mais pas une valorisation. Pour l'isolation, le kilo est acheté 15-25 centimes. Il faut d'abord essayer de trouver une meilleure valorisation en ameublement, en vêtements, en feutres industriels... Mais on n'aura jamais la même valorisation pour toutes les catégories de laine : celle de la race mérinos peut être achetée 2 euros le kilo pour faire de la laine de layette. Ce sont les prix d'achat de la laine en suint par le négoce. Ce qui va faire la différence, c'est la qualité de présentation qui implique en amont un produit correct, un travail de tri, d'écart... Et c'est une transformation en produits finis, puis une vente directe par les éleveuses et les éleveurs eux-mêmes qui vont donner une vraie valeur ajoutée.

Quels conseils donnez-vous à celles et ceux voulant valoriser cette matière première ?

La filière est complexe. Les laines sont toutes différentes. Il n'y a pas de mouton qui produit de « mauvaise » laine, mais il y a de multiples utilisations pour différentes laines. Leurs qualités naturelles permettent des débouchés différents : laine à tricoter, vêtements, literie... Il faut regarder la race, le type de laine, le volume, la situation géographique de la ferme, s'il y a des possibilités de commercialisation... En général, un accompagnement est nécessaire : s'il n'y a pas eu de transmission familiale et que l'on n'a pas les connaissances de base sur les fibres et la qualité des laines, il est difficile de savoir comment installer un chantier de tonte et de tri, par exemple.

Les éleveurs accompagnés commencent par se former au tri. Ça se développe doucement. Il y a un cours une fois par an à l'école des bergers transhumants du domaine du Merle (Bouches-du-Rhône) et dans des CFPPA. Mais surtout, plusieurs formations au tri ont été organisées pour les éleveurs et groupements qui commencent un projet de valorisation [5]. Ça prend du temps mais c'est indispensable. Il faudrait une formation de base autour de la laine pour toutes les personnes s'installant en élevage ovin.

.../...

.../...

Y a-t-il des aspects de la filière sur lesquels vous voudriez mettre en garde les éleveurs ?

La laine est un thème à la mode et un bon argument pour obtenir des subventions. Certains n'hésitent pas à monter des projets en mettant en avant des arguments fallacieux, comme le fait que cela va sauver la filière ovine. La laine est un complément de revenu pour l'éleveur. Elle reste marginale puisqu'elle représente 1 % environ de son revenu mais cette marge peut être augmentée, parfois sensiblement. La laine véhicule d'autre part une belle image de la production ovine. C'est à partir de ce revenu marginal que l'éleveur peut expliquer ses pratiques, le soin aux animaux, le pastoralisme... ■

Recueillis par **Sophie Chapelle**

(1) ATELIER est l'acronyme de Association Textile Européenne de Liaison, d'Innovation, d'Échange et de Recherche. 20 % des adhérents ne sont pas installés en France.
(2) À titre d'exemple, la loi des Hittites (-1300, -1250) attribuait la même valeur à un mouton vivant qu'à sa peau lainée. La chair d'un mouton valait 1/10 du prix d'un mouton et celle d'un agneau 1/20. Source : Julien Buchert in Atelier n° 23, décembre 2013.
(3) Règlement européen 1069/2009.
(4) Dans l'hémisphère Sud (Australie, Nouvelle-Zélande, Afrique du Sud, pays d'Amérique latine...), les éleveurs ont réagi avec la création du label Woolmark. Pour financer la promotion de ce label, une taxe était prélevée sur les ventes de laine en suint.
(5) Raïoles en Cévennes, Mérinos dans le Sud-Est, races bretonnes, région du Limousin...

À la loupe

Le véritable coût de la laine transformée

D'un côté, une matière première qui ne vaut « rien » selon nombre de négociants. À l'autre bout, des produits finis qui coûtent relativement cher. Pour comprendre ce différentiel, décomposons les différentes étapes de la filière à partir de l'exemple de Mérilainos.

Créée en 2014, l'association Mérilainos rassemble quinze éleveurs en Paca et Rhône-Alpes. Ensemble, ils transforment la laine de brebis Mérinos d'Arles en laine peignée. Le poids moyen d'une toison est de 2 kg. Les parties trop sales et les fibres cassantes ou ne correspondant pas aux critères de longueur (7 cm minimum) et de finesse (20-23 microns), sont mises de côté. « *On se rend chez d'autres éleveurs du groupe pour le tri et on se forme collectivement* », précise Margot Jobbé Duval, paysanne dans la Drôme. En général, la laine écartée est vendue à un négociant (entre 10 et 30 % de l'ensemble).

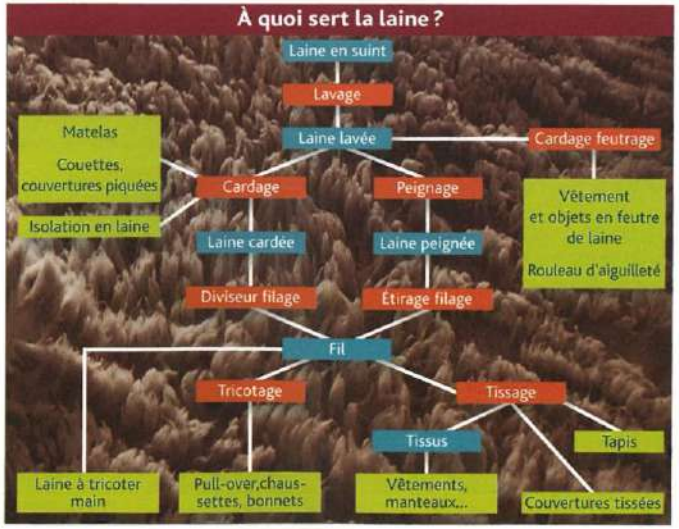
Après la tonte, les éleveurs organisent en mai un transport commun des toisons vers le lieu de transformation, Biella en Italie. Deux tonnes de laine minimum doivent être apportées. « *Les troupeaux vont de 60 à 600 mères, cela reflète la diversité de nos chemins* », souligne Margot. Les sacs doivent être identifiés pour chaque élevage. Un expert-lainier reclasse ensuite, éleveur par éleveur, les toisons et établit pour chacun une fiche des poids pour les différentes catégories, ses remarques sur la qualité de la laine, du tri, des emballages... « *Ça donne un aperçu de l'état sanitaire de notre troupeau, des perspectives de sélection...* »

La laine est lavée et peignée en juillet. On connaît alors le poids de laine utile, en général 35 à 40 % du poids initial. Pour 2,5 tonnes de laine en suint, on a environ 900 kg de laine peignée [1], ensuite transformée en pelotes de 50 g dans une gamme d'une douzaine de couleurs [2]. Le coût total HT de la transformation (expertise des toisons, lavage, peignage, filature et retors, teinture, mise en pelotes avec étiquette) est de 35 euros/kg pour l'écru, 40 euros/kg pour les fils teints [3]. Il faut compter aussi le coût du transport pour apporter la laine en suint et pour rapporter les pelotes.

Les frais de commercialisation en vente directe sont estimés à environ 30-35 % du prix de vente final, soit environ 20 euros. Le prix de vente de la laine au détail en pelotes de 50 g est de 5 à 5,50 euros HT (soit 100 à 110 euros/kg). « *Chacun est responsable de la vente de ses pelotes, mais comme ce n'est pas toujours évident d'en vendre des centaines, on a diversifié la gamme de produits.* » Le fil de base est notamment transformé en sous-vêtements tricotés. Le coût du tricotage et de la confection d'un sous-pull est d'environ 30-34 euros/pull, auquel il faut bien sûr rajouter le coût du fil nécessaire. Certains éleveurs font aussi de la vente en semi-gros à des artisans sous forme de rubans peignés ou de fils montés sur cônes.

« *Cette valorisation nous a fait réaliser à quel point l'univers textile est encore plus industrialisé que le monde agricole. C'est laborieux de retrouver toutes les étapes d'une filière complètement externalisée,* observe Margot. *Et c'est d'autant plus satisfaisant d'avoir un fil beau, de qualité, apprécié par les transformateurs et les artisans.* » ■

M.-T. Ch., avec **S. Ch.**



(1) La différence est le poids de la graisse, de l'humidité et de la saleté contenues dans la toison.
(2) Chaque éleveur choisit par avance les grosseurs de fils et les couleurs qui lui conviennent. Selon les années, les éleveurs reçoivent les pelotes (type layette) entre décembre de l'année et avril de l'année suivante.
(3) Règlement : un acompte de 3 euros/kg de laine en suint apportée doit être payé en juillet, le solde au moment où les éleveurs viennent prendre les pelotes.

Économie locale

Ardelaine, une coopérative de territoire

De la tonte en passant par le cardage, le filage, le tissage, c'est toute une filière laine que la coopérative Ardelaine, fondée il y a trente-cinq ans, a patiemment remontée en Ardèche.

Une bonne partie des coopératrices et coopérateurs d'Ardelaine (photo prise début 2016). Depuis plus de trente ans, la coopérative Ardelaine fait revivre la filière laine dans les Cévennes. Une activité économique pour la revitalisation d'un vaste territoire.

Tout est parti d'une ruine. En 1975, l'ancienne filature de laine du village de Saint-Pierreville, en Ardèche, tombe littéralement dans la rivière. « *Avec une bande de gens issus des réseaux de l'éducation populaire, on a réfléchi à un projet collectif à partir de cette ruine* », relate Gérard Barras. Cinq ans plus tard, en 1982, ils créent ensemble la coopérative Ardelaine dont l'objet est de reconstituer dans une approche globale une « *filière locale de la tonte, des moutons à la commercialisation des produits finis, en utilisant des procédés respectueux de l'environnement* »[1].

Parmi les premiers défis, celui de constituer un réseau d'éleveuses et d'éleveurs. « *Dans les années soixante-dix, les éleveurs ne trouvaient pas de tondeurs, ils vivaient dans des conditions très difficiles*, se souvient Gérard. *On s'était dit que si nous arrivions à faire quelque chose de cette laine, on la paierait.* » Gérard et ses amis proposent à la Coopérative lainière du Sud-Est (CLSE) de participer au ramassage de la laine et d'en acheter une partie pour Ardelaine. « *En trois ans, on est devenus les tondeurs de la région. Même si l'on était encore un groupe informel, on a été reconnus assez rapidement par le syndicat ovin* », évoque Gérard.

Une réflexion s'amorce autour du refus des traitements chimiques sur les toisons et une charte de qualité est mise en place[2]. « *On est dans la pédagogie, plus que dans le contrôle*, tient à préciser Françoise Milani, salariée d'Ardelaine. *L'enjeu, c'est d'informer, de faire connaître des pratiques différentes.* » Suite à la faillite de la CLSE, Ardelaine poursuit la collecte de manière autonome auprès de 180 paysannes et paysans, installés principalement en Ardèche. « *Quand on vient tondre, on demande aux éleveuses et aux éleveurs de faciliter le chantier de la tonte en mettant une bâche, en évitant de pailler la veille, en faisant en sorte que les brebis soient à jeun* », relate Françoise. Trente-deux tonnes de laine blanche du Massif Central ont été collectées en 2016[3]. « *C'est une laine locale nerveuse, pleine d'élasticité, parfaite pour les matelas, couettes et oreillers !* »

Ces dernières années, certains éleveurs de l'Ardèche se tournent vers la brebis mérinos. « *Sa laine est plus douce et plus fine ; elle part dans le circuit du fil avant d'être teinté et tricoté* », précise Françoise. C'est en fonction de sa qualité, mais aussi du type de paiement, que le prix de la laine est fixé. Ainsi le paiement peut se faire par chèque ou en bons d'achat cumulables chez Ardelaine sur toute la gamme (vêtements, literie, fils à tricoter, feutre...). À la saison 2016, la laine longue est par exemple achetée 90 centimes d'euro/kg, et 1,37 euro/kg en bons d'achat[4].

14 métiers, 46 emplois

À ce jour, Ardelaine emploie 46 personnes, soit quarante équivalents temps plein, principalement sur le site de Saint-Pierreville, mais aussi dans un quartier populaire de Valence (Drôme) où se fait la conception des vêtements et dans un atelier de tricotage à Roanne (Loire). Tous les associés sont payés au Smic, sauf les cadres qui reçoivent 200 euros de plus par mois. Ardelaine compte quatorze métiers, de la tonte au feutrage en passant par le cardage, le filage ou le tissage. Le partage des bénéfices de la Scop est réparti à 45 % pour les employés, 45 % en réserve pour les investissements futurs et 10 % pour la rémunération du capital, c'est-à-dire les coopérateurs et coopératrices.

La force d'Ardelaine tient en la dynamique locale qu'elle a su impulser. Dès les années quatre-vingt-dix, la coopérative décide d'arrêter l'export. « *Face à la déstructuration de la filière laine européenne, nous nous sommes retrouvés en contre-système. On a choisi la qualité et les circuits courts. Et c'est là que sont nées les idées territoriales*, explique Gérard Barras. *Nous avons misé sur une croissance par la diversification au profit du territoire.* » Sur le site de Saint-Pierreville, la coopérative crée un musée de la laine où les visiteurs découvrent l'histoire de cette matière, mais aussi l'industrialisation du travail dans ce secteur. « *On fait également visiter la coopérative : le public cherche de plus en plus à comprendre comment et pourquoi on fait les choses. C'est une phase importante de réflexion.* »

Un volet autour de l'alimentation a également été développé. « *La tonte a été la première activité de la coop mais c'est une activité saisonnière*, souligne Gérard Barras. *Pour avoir des emplois toute l'année, il faut miser sur la polyvalence. Notre fond de vallée n'a pas été gagné par l'agriculture industrielle et il apparaissait évident qu'il y avait un potentiel de production alimentaire de qualité. Mais faire de l'alimentation, c'est un autre métier avec d'autres normes, alors nous avons décidé d'externaliser.* » L'association Bergerades, partenaire d'Ardelaine, a investi dans la création d'un restaurant, mais aussi d'un

.../...

.../... atelier de transformation alimentaire ouvert aux paysans, particuliers ou charcutiers qui viennent y faire leurs conserves. Le restaurant est loué à une nouvelle Scop – *La cerise sur l'agneau* – qui fait une cuisine à partir d'approvisionnements bio et locaux.

Aujourd'hui, Ardelaine s'affirme comme une « coopérative de territoire ». Elle est passée de la relance d'une filière locale de la laine à une « *économie dont l'objectif est de faire société* ». Gérard et Béatrice Barras font partie des derniers fondateurs à prendre leur retraite. « *Nous passons le relais et continuons de soutenir. Les déstructurations se poursuivent mais l'intérêt des éleveuses, des éleveurs et de la société pour la laine redémarre. Il est encore difficile de voir comment l'on peut mettre en synergie toutes les initiatives, mais Ardelaine montre que l'on peut toujours trouver les moyens de dépasser les obstacles.* » ■

Sophie Chapelle

Plus d'informations : www.ardelaine.fr

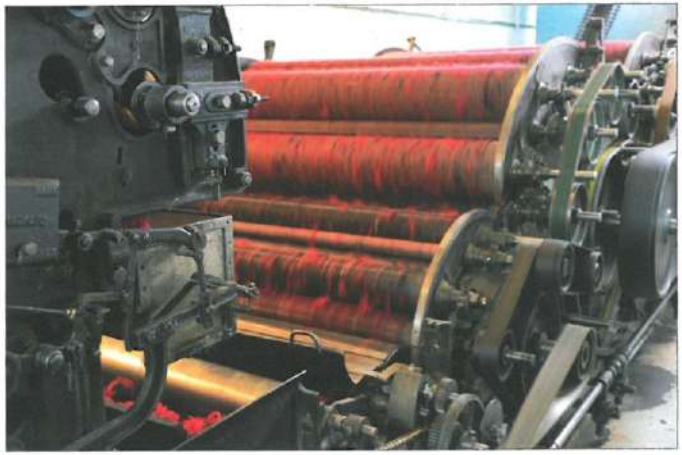
(1) Ardelaine est la contraction de « Ardèche et laine », mais aussi de « art des laines ».
(2) Cette charte de qualité garantit l'absence de traitements chimiques sur la toison. Elle est signée par toutes les éleveuses et tous les éleveurs fournissant Ardelaine.
(3) Une fois lavée, il n'en reste que 16 tonnes (rendement entre 49 et 51 %).
(4) La laine de mérinos a été achetée 1,50 euro le kilo et 1,97 euros le kilo en bon d'achat en 2016. La laine courte, qui ne sera pas travaillée, a été achetée 26 centimes d'euros le kilo.

Dans la Creuse, une filature résiste à la désindustrialisation

La filature Terrade, à Felletin dans la Creuse, existe depuis 1910. Elle est l'une des dernières à transformer artisanalement, en France, la toison en fils. Comment cette entreprise familiale a-t-elle réussi à se maintenir en activité ? « *Nous sommes une petite structure*, souligne Thierry Terrade. *Nous avons la possibilité de transformer des petits lots : on peut fabriquer des fils de différentes grosseurs et matières, à partir de 30 kg de laine lavée. Nous avons également toute la chaîne de production, avec un atelier de teinture.* »

Pour produire les fils, l'entreprise achète la matière première – de la laine de France pour l'essentiel, et des laines de Nouvelle-Zélande pour certains clients. « *Nous faisons aussi du travail à façon*, précise Thierry Terrade. *De plus en plus d'éleveurs veulent valoriser leur laine. Ils nous amènent leur matière première que nous transformons en fil. Il faut un minimum de 30 kg de laine lavée. On peut transformer quasiment toutes les laines, sauf celles qui sont très grossières.* » Les débouchés sont multiples : le fil est fabriqué pour le tricotage à l'aiguille, la bonneterie (tricotage machine), le tissage et le tapis tufté. La filature emploie actuellement sept salariés en temps plein et une personne à temps partiel. ■

S.Ch.



Michel Terrade, son fils Thierry et sept salarié.es font vivre la filature installée à Felletin (Creuse) en 1910 par le grand-père de Michel.

Ces éleveurs qui assurent seuls la valorisation de leur laine

Un éleveur des Hautes-Alpes, à défaut d'avoir pu se regrouper, témoigne du coût de transformation de laine de brebis pré-alpes en laine cardée à tricoter. Le lavage est opéré chez Laurent Laine (Haute-Loire) et la transformation à la filature de Terrade (Creuse).

- Quantité apportée : 100 kg de laine en suint triée.
- Retour : environ 50 kg de laine écrue et teinte en écheveaux de 100 g (rendement environ 50 %).
- Délai : 6 à 8 mois.
- Coût lavage : 5,40 euros/kg lavé.
- Coût filage : 12 euros/kg filé.
- Coût teinture : 6,60 euros/kg de fil teint.
- Coût transport aller et retour : 3,71 euros/kg filé.

L'éleveur assure la mise en pelotes.
Vente TTC : 3 euros la pelote de 50 g écrue, 4 euros la pelote teinte.

Source : M.-T. Chaupin

Boite à conseils

Le rendement (poids de laine filée/poids de laine en suint) est capital. Il dépend de la qualité du tri par l'éleveur et de la race du mouton, de 35 à 70 % selon les cas.
Il faut avoir la trésorerie nécessaire pour engager la transformation. Les volumes apportés conditionnent en partie le coût de la transformation : plus le lot est petit, plus le coût de transformation est élevé.
Les transformations en vêtements sont beaucoup plus complexes : créations de prototypes, test de matières, délais de fabrication, gestion des tailles...
Le temps de vente s'étale sur une année, il faut avoir de la place de stockage.
Chaque cas est particulier !
Il faut compter beaucoup de temps pour la mise en place régulière de la transformation.

M-T. Chaupin

Tonte de brebis par l'association Appam 06. Le projet de transformation de la laine en tapis se concrétise en 2009 après avoir réuni une première tonne de matière première.

Projet franco-italien

De la laine de brebis aux tapis brigasques

Depuis dix ans, les initiatives collectives de valorisation de la laine de races locales se multiplient dans les Alpes-Maritimes. Une partie de la transformation est assurée en Sardaigne.

Ils et elles ne supportaient plus que la vente de la laine – un euro en moyenne par brebis – ne rembourse même plus le coût de la tonte. En 2006, les éleveuses et les éleveurs réunis au sein de l'Association pour la promotion du pastoralisme dans les Alpes-Maritimes (Appam), décident de prendre leur avenir en main[1] et examinent le champ des possibles pour devenir les acteurs d'une filière locale, avec l'aide de l'association ATELIER-Laines d'Europe.

Leur aspiration croise la détermination de Pascal Bonneville, de la Confédération paysanne. Il est membre du groupement pastoral *Agnis les Merveilles*, constitué d'éleveurs de brebis brigasques, une race ovine en voie de disparition typique des Alpes et du Piémont italien. La valeur de la laine au négoce de cette brebis laitière s'approche de zéro euro... Or, la laine brigasque, relativement longue et très résistante, était auparavant utilisée pour les tapis et matelas. L'idée germe de réaliser des « tapis brigasques ».

Le département n'a pas de centre de lavage ni de filature. L'association *Lana Corsa* les met en relation avec *Tessile Crabolu*, filature familiale en Sardaigne. Pourquoi faire transformer si loin ? « *Tout simplement car les usines de production de tapis ne sont plus nombreuses et que la laine sarde est très proche de la brigasque* », relate l'Appam 06. Le projet de transformation se concrétise en 2009 après avoir réuni une tonne de laine. Une fois celle-ci chargée dans un camion, les éleveurs récupèrent de la laine italienne dans le Piémont puis acheminent la matière première jusqu'à la filature sarde. Elle y sera transformée en pré-fil, puis en tapis avec des motifs s'inspirant des gravures de l'âge du bronze présentes dans la vallée des Merveilles[2].

Pour cette première expérimentation bénéficiant du soutien du parc du Mercantour, les commandes affluent via le bouche à oreille, sur les foires et les marchés. Depuis trois ans, Estelle Clément est employée par l'association des éleveurs de brebis brigasques, créée en 2012 pour valoriser la laine. « *J'amène une tonne tous les deux ans à la filature*, détaille-t-elle. *Les éleveurs trient la laine qu'ils donnent. L'association gère la transformation et en contrepartie, l'éleveur s'engage à vendre les tapis, en prenant un pourcentage.* » L'initiative permet aussi de faire la promotion d'une race adaptée au terroir : « *On est passés de 700 brebis brigasques en 2009 à plus de 1 200 aujourd'hui.* »

L'Appam 06 élargit ce travail de valorisation de la laine à d'autres races du département, en particulier les brebis mérinos et la filière « laines croisées » (races Pré-Alpes du Sud, Mourerous et leurs croisements). Une réflexion s'amorce pour déterminer une structuration juridique pouvant porter ces différents projets de valorisation[3]. « *Le fait que les éleveurs puissent voir les produits nés de leur laine a changé les mentalités*, observe Marie Diemert, salariée de l'Appam 06. *Ils ont pris conscience de la valeur de la laine, de son potentiel.* » ■

Sophie Chapelle

Plus d'informations :
http://tapisbrigasques.weebly.com/index.html

(1) www.appam06.fr
(2) La vallée des Merveilles est une vallée du massif du Mercantour dans les Alpes où ont été découvertes plus de 40 500 gravures rupestres protohistoriques, datant du Chalcolithique et de l'âge du bronze ancien.
(3) La SICA Mohair par exemple, assure pour le compte des éleveurs de chèvres angora toutes les prestations nécessaires à la transformation de leur mohair.

Cévennes

Raïolaine : un projet collectif qui redynamise l'économie locale

Valoriser collectivement les laines d'une race locale en sollicitant les entreprises artisanales les plus proches : c'est la démarche menée par un groupe d'éleveurs de brebis raïoles.

Installés dans le Gard, l'Hérault, la Lozère, l'Aveyron et l'Ardèche, une vingtaine d'éleveurs relancent depuis deux ans une activité lainière locale. Réunis au sein du syndicat des éleveurs de brebis raïole, ils veulent revaloriser ensemble les qualités de la laine de cette race des Cévennes, délaissée par la politique d'intensification des années soixante[1]. En plus de la dimension humaine, la démarche présente un intérêt économique : il s'agit de rembourser le coût de la tonte par la vente de produits finis et générer un revenu d'appoint, indépendamment des primes.

Le projet *Raïolaine* débute au printemps 2015 avec l'organisation de chantiers de tonte et de tri collectifs, bénéficiant de l'appui d'un technicien du Parc national des Cévennes. L'enjeu : réapprendre à prendre soin de la laine et à trier les différentes qualités. Un petit groupe d'éleveurs suit durant l'été une formation sur la laine, ses caractéristiques, ses usages et les entreprises qui la transforment[2]. « *On veut valoriser nos laines sur une démarche locale, pour et par le territoire*, précise Rémi Leenhardt, de la Confédération paysanne du Gard. *Le développement se veut progressif, en limitant les dépendances à des subventions ou au marché mondial.* »

Lors de la tonte de 2015, quatre tonnes de laine brute sont récupérées, dont 1 300 kilos transformés à façon. Le groupe sollicite les entreprises artisanales les plus proches. Il se tourne vers *Laurent Laine*, une unité de lavage en Haute-Loire qui assure également la transformation en couettes, oreillers et nappes cardées. Sur le même pôle, un atelier d'insertion se charge de transformer la laine en feutre. Une autre partie de la laine lavée est acheminée dans le Tarn pour être filée, tissée ou tricotée[3]. « *On nous avait dit que nous avions une laine de brebis commune, mais au fur et à mesure des essais, elle s'est révélée très intéressante pour la literie, le feutre, le fil, le tissage...* », se réjouit Rémi.

La transformation en produits finis a aussi pour effet de revaloriser le prix de la laine brute. « *Ces dernières années, les négociants nous achetaient la laine blanche à 30 centimes d'euros le kilo, et la noire ne valait rien*, relate Rémi. *En 2015, nous avons collecté 2 800 kilos de laine dans un camion et l'avons vendu en gros à un négociant de Mazamet (Tarn) à 0,90 euro/kg la blanche et 0,60 euro la noire. Les négociants locaux l'ont su et ont acheté cette année la laine blanche à 60 centimes d'euros !* »

Les produits issus de la laine de brebis raïole – chaussette, plaids, objets en feutre, fils à tricoter, et prochainement des pulls et bonnets – sont vendus dans les boutiques du Parc national des Cévennes. On les trouve aussi sur des marchés, foires et fêtes locales... « *Les éleveurs sont incités à prendre en charge une partie de la vente : ils sont rémunérés sur la laine transformée et prennent des commissions sur les produits vendus.* » Pour soulager la trésorerie du syndicat, les couettes sont vendues par souscription.

Ce qui fait la force du projet ? « *Nous sommes un noyau de gens prêts à bosser ensemble autour d'une race menacée de disparition*, rappelle Rémi Leenhardt. *Ça crée du lien entre nous et cela va plus loin que la vente de laine : on passe chez les uns et les autres pour les commissions d'inscriptions des agnelles, on sélectionne et regroupe les futurs béliers... La valorisation de la laine est une façon d'aller au bout de notre démarche pour que la plus-value revienne aux paysans.* » ■

Sophie Chapelle

Plus d'informations : http://raiolaine.org

(1) 3 000 brebis raïoles sont recensées au niveau national, dont une soixantaine de béliers.
(2) Formation organisée par l'association départementale pour le développement de l'emploi agricole et rural (Adear)
(3) Pour le filage : les textiles du Garrot, à Roquecourbe ; pour le tissage : Le passe-trame, à Payrin Augmontel ; pour le tricotage : Missègle-joly Chaussettes à Burlats ; pour les articles en feutre : les Ateliers de la Bruyère à Saugues.

Vers une filière laine dans la région Grand-Est ?

Dans le cadre de son travail sur les filières courtes, l'Ardear Champagne-Ardenne[1] a été amenée à travailler avec des éleveurs d'ovins commercialisant leurs productions en circuit court. Au fil des mois, une envie a émergé : valoriser la laine.

En 2014, l'Ardear réalise une enquête auprès de cinquante éleveuses et éleveurs de la région, sur les 214 que compte la Champagne-Ardennes. Elle veut obtenir des informations sur les modalités actuelles de valorisation de la laine, ainsi que les besoins et attentes quant à la structuration d'une filière à l'échelle du territoire. Outre la présence d'une grande diversité de races ovines, l'étude fait état d'initiatives d'éleveurs sur leur ferme pour valoriser la laine. Elle recense aussi les artisans sur la région : matelassier, magasin de laine...

À l'issue de l'enquête, deux formations sur la qualité de la laine sont organisées par l'Ardear. Mais faute de financements et de moyens humains, le projet peine à avancer. Depuis l'été 2016, une nouvelle salariée a été recrutée pour renforcer l'animation. Le 30 septembre dernier, à l'initiative des éleveurs ovins de toute la région Grand-Est, une rencontre entre les différents acteurs de la filière a été organisée à la bergerie de Straiture, dans les Vosges. Le lieu reflète l'éventail des possibles : Olivier Cassagnau, éleveur et tondeur de moutons professionnel, et Véronique Fulchin, artisane-paysanne, assurent à la fois l'élevage de moutons, la tonte et la transformation artisanale de la laine[2].

« *La journée a été riche en échanges et perspectives*, témoigne Lucie Saint-Roch, de l'Ardear Grand-Est. *La nécessité de développer des outils collaboratifs en est ressortie : une carte de géolocalisation, un calendrier des événements et la réalisation de fiches techniques.* » L'Ardear continue à accompagner la structuration d'une filière laine dans laquelle les éleveuses et éleveurs sont moteurs. Pour l'heure, les envies semblent différentes : certain.es veulent vendre leur laine en commun sans réaliser de transformation, d'autres proposer des produits innovants en circuits courts. Lucie Saint-Roch résume : « *Nous lançons la dynamique, mettons en relation les différentes personnes avec l'idée que ce groupe puisse fonctionner à terme de manière autonome. Tout l'enjeu est de donner du sens commun à ce projet lainier.* » ■

S. Ch.

Plus d'infos :
www.agriculturepaysanne.org/filiere-laine

(1) Association régionale pour le développement de l'emploi agricole et rural.
(2) www.bergerie-straiture.fr

Redonner du sens à l'élevage paysan

La laine reprend de la valeur grâce à la volonté, à la ténacité de quelques éleveuses et éleveurs, accompagnés techniquement par des passionné.es. Ces paysannes et paysans refusent que cette matière fabuleuse soit considérée comme un déchet.

Alors que montent, dans notre société de plus en plus urbaine, les mouvements anti-élevage (vegan), des éleveuses et des éleveurs, des acteurs de la filière laine en quête de sens, de valorisation, d'autonomie, se réapproprient des savoir-faire ancestraux.

C'est une façon de dire haut et fort que nos pratiques d'élevage sont un partenariat avec les animaux, et non une exploitation.

L'élevage paysan, c'est une vision globale de l'élevage.

Faire une sélection pour obtenir une laine plus fine, une mèche plus longue, sans négliger la rusticité des animaux ni leurs capacités à produire de bons et beaux agneaux, est un travail de longue haleine, difficile mais qui donne du sens.

C'est le modèle industriel qui considère la laine comme un déchet et qui imagine créer un mouton sans laine ! Pour nous, éleveuses, éleveurs, cette matière exceptionnelle donne une nouvelle dimension à notre métier. C'est un moyen de résister à l'industrialisation de l'agriculture, à la spécialisation que les politiques agricoles veulent nous imposer.

Ce travail autour de la laine nous permet d'obtenir une valorisation, même si vendre de la laine n'est pas simple à l'heure des fibres synthétiques.

Alors, que l'on soit éleveuses ou éleveurs de brebis, de chèvres angora ou cachemire, d'alpagas ou de lamas, la démarche de reconquête de la laine s'inscrit dans une dynamique de réappropriation du métier d'éleveuses et d'éleveurs que les jeunes qui s'installent en élevage paysan revendiquent, et c'est plutôt rassurant ! ■

Olivier Bel, porte-parole de la Confédération paysanne de Provence-Alpes-Côtes-d'Azur, éleveur de brebis mérinos d'Arles et membre de l'association Mérilainos

Rencontre en septembre 2015 d'éleveuses et éleveurs de l'association Mérilainos qui œuvre pour valoriser la laine de la brebis mérinos d'Arles. Les mèches sont fines (l'une des laines les plus fines d'Europe, jusqu'à 20 microns), résistantes, ondulées et plutôt longues. Son usage textile pour des produits fins, doux et souples est de ce fait indiqué.

Poursuivre la construction d'une filière laine européenne

Dès 1997, l'association ATELIER participait à la création de *European Wool Group* [1]. Un an plus tôt, un rapport « sur la nécessité de mesures de soutien en faveur des producteurs et des transformateurs de laine européenne » [2] était adopté par le Parlement européen. Une dynamique était créée mais sans résultats suffisants aux yeux des éleveurs qui attendaient simplement une hausse du prix de vente de la laine.

Nous avons continué de manière plus informelle. Aujourd'hui, les mentalités ont évolué. Des éleveuses et éleveurs, seuls ou en petits groupes, réfléchissent à mieux valoriser l'ensemble de leurs produits. La diversification et la transformation, la vente directe, les produits locaux sont maintenant des concepts plus visibles, même s'ils ne représentent qu'un faible pourcentage de la production agricole.

Entre-temps, le nombre d'ovins a diminué, des usines de transformation ont fermé. Et maintenant éleveurs et consommateurs réclament des produits locaux, « *made in* » la région !

La première nécessité est de tout faire pour conserver partout les savoirs et structures encore existants – coopératives, négoces, petites unités artisanales et grandes usines –, de développer un maximum de coopérations et de rencontres entre tous les maillons de la filière, et surtout par-delà les frontières. Une petite filière économique comme celle de la laine permet des coopérations inattendues : c'est une chance !

La deuxième nécessité est de faire connaître tous ces produits à un public plus large. L'exposition itinérante *Wools of Europe* a fait découvrir la très grande diversité d'une centaine de races ovines européennes et de leurs produits spécifiques à des milliers de visiteurs.

Le maillon faible actuellement est celui du lavage de la laine, trait d'union entre le monde agricole qui apporte ses toisons et le monde de l'industrie qui les transforme. Si ce maillon disparaît, la filière entière s'écroulera. Une rencontre a eu lieu en novembre 2015 à Saugues (Haute-Loire) [3]. 150 professionnels de la filière sont venus de 15 pays européens, préoccupés par la situation. Malgré les difficultés linguistiques et les différences de milieux, projets et échanges sont en cours. Porté par une passion commune pour cette matière, le réseau européen s'étend...

Marie-Thérèse Chaupin, Association ATELIER-Laines d'Europe

(1) Agenzia Lane d'Italia, British Wool Marketing Board, association espagnole des éleveurs de mérinos, fédération portugaise des éleveurs ovins, Centrale lainière suisse, coopératives lainières de Norvège et des Pays-Bas, des organisations finlandaises, suédoises et irlandaises.

(2) Il proposait de mettre en place des formations de tonte et de tri, de créer des centres de collecte, de développer de nouvelles entreprises de transformation, de promouvoir un label « laine européenne », grâce à des mesures structurelles financées par les programmes de politiques de développement rural.

(3) « Le lavage des laines en Europe : urgence et avenir écologique ». Actes de la rencontre, publication bilingue anglais/français, octobre 2016.